

1870

**Un capitaine woippycien à Sedan
Un général breton à Woippy :
Emile Ambroise HENDERSON et Emile Armand GIBON**

Tous les Woippyciens connaissent le « stade Gibon », la « rue Gibon », et il en est sans doute à être passés un jour ou l'autre devant sa tombe, au cimetière de Woippy. Plus au fait de l'histoire locale, certains savent que le nom de ce général, né à Quimper en 1813, est lié aux combats de 1870 devant Metz, particulièrement à la bataille de Ladonchamps (ou combat de Bellevue) au cours de laquelle, le 7 octobre, il fut grièvement blessé, avant de mourir à son quartier général du Rucher, le 19 octobre.

Si Woippy a vu mourir un général, elle a vu naître, en 1835, un colonel d'artillerie qui, alors qu'il n'était encore que capitaine, s'illustra le 1^{er} septembre 1870 lors de la bataille de Sedan aux côtés du général Margueritte, dont il était l'aide de camp, avant de diriger la section historique de l'Etat-Major au ministère de la Guerre : Emile Ambroise Henderson.

Deux grands soldats, auxquels, à travers leur dossier personnel aux Archives de l'armée de terre de Vincennes, cet article veut rendre hommage.

* * *

Emile Ambroise HENDERSON

Emile Ambroise Henderson voit le jour à Woippy, à la Maison Neuve¹, le 28 mars 1835. Il est le fils de John Francis Wheatley Henderson et d'Agathe Charlotte Françoise Willaume, mariés à Metz le 30 octobre 1833. Son père, né à Edimbourg le 23 avril 1798 d'un baronet² écossais, est, selon l'acte de mariage « *négociant à la Maison Neuve* », et plus précisément, si l'on en croit l'annonce publiée à la mairie de Woippy et l'acte de naissance du futur colonel, « *brasseur à la Maison Neuve* ». La brasserie appartenait alors, et depuis 1830, à Charles Antoine Dousset, agent comptable des subsistances militaires à Metz qui, marié

à Mary Frances Wheatley Henderson et habitant rue des Grands Carmes, était le beau-frère de John Henderson³. La brasserie, dénommée *Brasserie anglaise*, sera vendue en 1841. La mère d'Emile Henderson, née à Fontainebleau le 29 mai 1804, est la fille du docteur Ambroise Willaume, qui fut sous l'Empire chirurgien principal du 6^e corps de la Grande Armée avant d'être nommé chirurgien en chef de l'hôpital militaire de Metz et de devenir président de la Société des sciences médicales de la Moselle⁴, lien familial qui fait d'Emile Henderson le petit cousin du compositeur messin Ambroise Thomas⁵.

¹ Le long de la route de Metz à Thionville, sur le ban de Woippy, existaient deux anciennes auberges, transformées au début du XIX^e siècle en brasseries : la Maison Rouge et, plus au sud vers Metz, la Maison Neuve (voir les études de Philippe THOEN et René MOGNON parues dans les *Chroniques du Graouilly*, n° 8 et 9).

² Titre de noblesse créé en 1611 en Angleterre par le roi Jacques I^{er} Stuart.

³ Mary Frances (Marie Françoise) Wheatley Henderson, née à Edimbourg, est morte à Metz le 26 février 1831, à l'âge de 31 ans.

⁴ BRASME (P.), *La Moselle et ses soldats*, Editions Serpenoise, Metz, 1999, pages 229-230.

⁵ BRASME (P.), *La Moselle et ses artistes*, Editions Serpenoise, Metz, 2002, page 236, note 3.

A une date que nous ignorons, mais sans doute durant les années 1840, la famille Henderson part s'établir à Nancy, où l'ancien brasseur anglais est devenu professeur de langues au lycée de la ville. En 1854, le jeune Emile Henderson, qui vient d'obtenir son baccalauréat ès sciences, souhaite entrer, bien que non encore français, à l'École Spéciale Militaire de Saint-Cyr. Un jugement du tribunal de première instance de la Seine l'ayant autorisé, le 17 mai, à se présenter aux examens d'entrée malgré l'avis du préfet de la Meurthe, Emile Henderson entre dans la prestigieuse école le 12 novembre⁶. Elève-caporal le 1^{er} septembre 1855, sergent le 12 avril 1856, il sort de l'école le 1^{er} octobre suivant, classé 19^e sur 416, avec le grade de sous-lieutenant, et se trouve affecté au 60^e régiment d'infanterie de ligne. Le 21 août 1856, alors qu'il vient d'atteindre la majorité, il sollicite à la mairie de Sens (où son père a élu domicile) et obtient enfin la nationalité française.

Si son dossier personnel nous permet de reconstituer le déroulement de sa carrière militaire, en particulier ses affectations et ses grades successifs, nous avons très peu d'informations sur les campagnes auxquelles il participe avant 1870, c'est-à-dire l'Italie et, à deux reprises, l'Algérie. Les archives du fort de Vincennes sont souvent, lorsqu'elles concernent un officier, de nature plus administratives qu'historiques - même si elles constituent une source de première main pour l'histoire militaire - et, si elles permettent de suivre une carrière, laissent parfois l'historien sur sa faim et le réduisent souvent à n'aligner que des dates et des numéros de régiment. Sur son aspect physique nous savons cependant qu'Emile Henderson était d'assez petite taille (1m 66) - mais à l'époque les hommes étaient moins grands en moyenne qu'aujourd'hui -, de bonne constitution et de santé solide, mais qu'il était atteint de myopie (il perdra plus tard l'usage de son œil droit). Son dossier

nous révèle par ailleurs « *un caractère excellent, une éducation parfaite, une intelligence ouverte, un jugement droit, une moralité et une conduite parfaites* ». Il a des notions d'allemand, et, évidemment, « *parle, lit et comprend passablement l'anglais* ».

Le 1^{er} janvier 1857, Emile Henderson entre à l'École d'application d'Etat-major, où il se classe 16^e sur 24 élèves. Deux ans plus tard, le 19 janvier 1859, il est promu lieutenant au corps d'Etat-major, immédiatement affecté comme stagiaire au 26^e régiment d'infanterie de ligne. Le 20 mai suivant, il part avec son unité pour l'armée d'Italie, et participe à la campagne contre l'Autriche jusqu'au 15 juin 1860. Nous pouvons supposer qu'il fut à Magenta et à Solferino (juin 1859), en tout cas il recevra plus tard la médaille d'Italie. Quelques mois après son retour, il est nommé stagiaire d'état-major au 1^{er} régiment de chasseurs, le 24 janvier 1861. Un mois plus tard, il embarque pour l'Algérie, où il séjourne jusqu'au 28 septembre.

Le 29 mars 1862, toujours en tant que stagiaire d'état-major, le lieutenant Henderson est affecté au régiment de chasseurs de la Garde impériale. Un an plus tard, il est nommé à l'état-major de la 4^e division, et le 3 septembre 1863 est promu capitaine d'état-major de deuxième classe. Aide de camp du général de Liniers le 5 avril 1864, il devient celui du général Margueritte le 21 février 1867, et désormais son destin va être lié, durant trois ans, à celui qui commande les chasseurs d'Afrique. Il le suit d'abord en Algérie, du 9 mars 1867 au 26 juillet 1870, où Margueritte commande la subdivision d'Alger, avant de regagner la métropole où vient d'éclater la guerre avec la Prusse.

Le général Margueritte reçoit le commandement d'une brigade de la division de réserve de cavalerie de l'armée du Rhin (la division du Barail), constituée par les

⁶ Toutes les informations sur la carrière militaire d'Emile Henderson proviennent de son dossier personnel au Service Historique de l'Armée de Terre (S.H.A.T.) de Vincennes, cote 5 Yf 86 885.

trois régiments de chasseurs d'Afrique. Le 12 août, c'est l'affaire de Pont-à-Mousson, où les chasseurs délogent de la ville une avant-garde de uhlans prussiens, tuant ou capturant une trentaine d'entre eux, mais fait sans conséquence puisque les Prussiens reviennent. La brigade Margueritte s'illustre le 1^{er} septembre à Sedan, lors de la charge épique et tragique du plateau de Floing et du calvaire d'Illy. Le capitaine Henderson est à ses côtés, ainsi que l'officier d'ordonnance Réverony (lieutenant au 1^{er} régiment de chasseurs d'Afrique), lorsque le général Margueritte, parti avec eux en avant pour

reconnaître le terrain, est grièvement blessé par une balle ennemie qui lui traverse les deux joues et lui arrache une partie de la langue. Les deux hommes ramènent le général dans les lignes françaises sous une grêle de balles⁷. Fait prisonnier par les Prussiens, le capitaine Henderson est autorisé, sous la condition de ne pas porter les armes contre l'Allemagne pendant la durée de la guerre, à accompagner le général Margueritte en Belgique, pour le soigner. Mais celui-ci meurt une semaine plus tard au château de Beauraing.

Annonçant, le 1^{er} octobre 1901, la mort du colonel Henderson, le journal *Le Messin* relatara ainsi les faits : « *On sait comment l'héroïque général, dans la fatale journée du 1^{er} septembre, à Sedan, fut mortellement blessé en allant reconnaître, sous une pluie de projectiles, les positions de l'ennemi. Atteint d'une balle qui lui traverse les deux joues et lui coupe la langue, Margueritte tombe de cheval, la face contre terre ; son aide de camp, le capitaine Henderson, et son officier d'ordonnance, le lieutenant Réverony qui se trouvaient à ses côtés, mettent aussitôt pied à terre, relèvent le blessé, réussissent à le remettre en selle, et, le soutenant par les bras, le ramènent au pas, sous un feu épouvantable, jusque dans nos lignes. Le triste cortège passe devant le front du 1^{er} régiment de chasseurs d'Afrique. A la vue de leur chef bien-aimé, tout couvert de sang, les chasseurs, dans un élan sublime de colère et de rage, se mettent debout sur les étriers, le sabre haut, et crient à pleins poumons : « Vive le général ! Vengeons-le ! En avant ! ».* Et, sans attendre les ordres, les voilà lancés comme un ouragan sur l'ennemi. Ils parcourent le champ de bataille, brisant tout sur leur passage, jusqu'au moment où ils rencontrent les lignes épaisses de l'infanterie ennemie, contre lesquelles ils vont se briser sans retour »⁸.

La charge du général Margueritte fait aussi l'objet de quelques lignes dans le célèbre roman d'Emile Zola *La Débâcle* : « *Sur la crête du coteau, un officier parut, à cheval, blessé, et que deux hommes soutenaient. On ne le reconnut pas d'abord. Puis, un grondement s'éleva, roula en une clameur furieuse. C'était le général Margueritte, dont une balle venait de traverser les joues, et qui devait en mourir. Il ne pouvait parler. Il agita le bras, là-bas, vers l'ennemi. La clameur grandissait toujours. – Notre général... Vengeons-le, vengeons-le ! Alors le colonel du premier régiment, levant en l'air son sabre, cria d'une voix de tonnerre : - Chargez ! ».*

⁷ La scène est représentée par un tableau de James Walker, qui se trouve au musée de l'Armée à Paris.

⁸ Participèrent également à cette charge les 3^e et 4^e régiments de chasseurs d'Afrique et la brigade Beauffremont (1^{er} hussards et 6^e chasseurs de France). A l'issue du combat, la seule division Margueritte perdit près de 80 officiers (dont le colonel Cliquot, du 1^{er} chasseurs d'Afrique) et plus de 800 hommes.

Le 8 octobre 1870, sur les conseils du Ministre de France à Bruxelles, Henderson se rend à Lille auprès du général commandant la 3^e division militaire, qui le garde provisoirement à son état-major, et écrit au ministre de la Guerre pour être employé, mais de manière à ne pas manquer à ses engagements. Respectant cette volonté, le gouvernement décide de mettre le capitaine Henderson à la disposition du gouverneur général de l'Algérie : pour la troisième fois en moins de dix ans, le jeune officier traverse la Méditerranée. Il n'y reste que quelques mois (20 octobre 1870-14 août 1871), comme attaché à l'état-major général de l'armée d'Afrique, et participe, sous les ordres du général Lallemand, à la colonne expéditionnaire de Kabylie.

Le 8 juin 1871 il est fait chevalier de la Légion d'honneur, et le 29 août est nommé à l'état-major de la place de Paris, avec le grade de capitaine de 1^{ère} classe.

Cette distinction et cette promotion n'empêchent pas la justice militaire de suivre son cours, car Emile Henderson risque d'être mis en réforme pour faute contre l'honneur après son attitude de septembre 1870 au lendemain de Sedan. Le 20 novembre 1871, le général Ladmirault, gouverneur de Paris, confie au général de brigade Fournès une enquête chargée d'examiner son cas. Le 5 décembre, le conseil d'enquête, composé de cinq membres, se réunit pour entendre le capitaine Henderson : « *Il y a divergence, précise celui-ci, entre ce qui a eu lieu et ce que j'ai écrit quand je me rendis à l'Etat-major prussien ; l'officier auquel j'exposai ma situation me donna un papier blanc sur lequel j'écrivis seulement que je m'engageais à ne pas servir contre la Prusse pendant la guerre. Après la mort du général, je restai en Belgique, attendant le résultat de la conférence de Ferrières⁹ [...] On pourrait réclamer cet engagement à Berlin* ». Explications suffisamment claires et

honnêtes pour que, par quatre voix contre une, le conseil estime que le capitaine Henderson était blanchi de tout soupçon d'atteinte à l'honneur militaire. Il lui reste une dernière démarche à faire, celle de l'option pour la nationalité française, qu'il déclare le 7 juin 1872 à la mairie du 8^e arrondissement de Paris.

Jusqu'en 1879, le capitaine Henderson reste employé à l'état-major de la place de Paris, s'adonnant notamment à des travaux cartographiques sur la forêt de Montmorency. Travaux appréciés, qui lui valent, le 23 juin 1875, une lettre de satisfaction du ministre de la Guerre¹⁰.

Le 30 août 1879, Henderson est promu chef d'escadron, et quelques jours plus tard est nommé à l'état-major général du 14^e corps d'armée à Lyon. Le 23 mars 1880, il passe avec son grade dans l'arme de l'artillerie, et trois ans plus tard, le 16 mars 1883, est nommé comme adjoint à la Direction d'artillerie de Lyon, dont il devient sous-directeur le 31 janvier 1887. Le 1^{er} juillet suivant il est promu lieutenant-colonel.

Le 22 décembre de la même année – il a alors 52 ans – Henderson est placé à la tête de la Section Historique de l'Etat-major général du ministre de la Guerre, fonction au cours de laquelle il est nommé colonel le 23 mars 1891. Les notes figurant alors dans son dossier personnel sont tout à fait élogieuses : « *Officier supérieur très instruit et très travailleur, M. le colonel Henderson dirige avec beaucoup de zèle et de méthode le service qui lui est confié. Essentiellement honnête et très modeste...* » (1892). « *Bon et brave officier, très instruit, très laborieux... Sert très bien, a été très apprécié dans l'artillerie comme dans le service d'Etat-major* ». Eloges qui lui valent, le 10 juillet 1894, d'être fait commandeur de la Légion d'honneur (il était officier depuis le 9 juillet 1883).

⁹ Entrevue entre Bismarck et Jules Favre, ministre français des Affaires étrangères (20-21 septembre 1870).

¹⁰ Il avait déjà reçu deux lettres de satisfaction pour des travaux semblables, l'une le 13 avril 1861, la seconde le 30 juillet 1864.

Le 9 février 1895, le colonel Henderson est admis d'office à faire valoir ses droits à la retraite. Le 23 juillet il est nommé colonel de réserve au 12^e régiment d'artillerie. Il est rayé des cadres le 31 juillet 1900, après 40 ans et presque 5 mois de service ininterrompu.

Resté célibataire, Emile Henderson meurt au mois de septembre 1901.

* * *

Emile Armand GIBON

Emile Armand Gibon est né à Quimper, rue du Quai, le 15 septembre 1813. Il est le fils de Jean Gibon, major au 37^e régiment d'infanterie légère (alors en campagne), chevalier de l'Empire et membre de la Légion d'honneur, et de Théodore Eléonore Wilhelmine De Pestel (ou Depestel), née à Hamm dans le royaume de Westphalie.

Le 4 novembre 1831, à peine âgé de 18 ans, Emile Armand Gibon s'engage au 41^e régiment d'infanterie de ligne à Brest¹¹. Nommé caporal dès le 11 mai 1832, il participe avec son unité à l'intervention française en Belgique, consécutive à l'invasion hollandaise, et prend part sans doute au siège d'Anvers en décembre 1832. Sergent major le 11 février 1834, adjudant le 25 mars 1835, il devient sous-lieutenant le 25 avril 1836.

Le 24 septembre 1839, Gibon part pour l'Algérie, où il séjourne jusqu'au mois d'avril 1854. Durant ces quinze années passées en Afrique du Nord, il s'affirme comme un soldat courageux et intrépide, quelque peu baroudeur. Le 27 décembre 1840, il est promu lieutenant, avant d'être affecté deux ans plus tard au bataillon de Tirailleurs indigènes d'Oran¹². Durant l'hiver 1841-1842, il se fait remarquer à plusieurs reprises pendant la campagne de Mascara, à tel point que ses supérieurs font appel à lui pour des coups de main de nuit. En 1845, son activité et sa bravoure dans les razzias (notamment dans la région du Dhara) lui font obtenir la Légion d'honneur (20 août) et, moins d'un an plus tard, le grade de capitaine. Le 29 mai 1849, il est nommé commandant supérieur du cercle de Sebdo. Le 1^{er} décembre 1853, E.-A. Gibon devient capitaine adjudant major.

Le 27 mars suivant, la France et l'Angleterre déclarent la guerre à la Russie. Les Tirailleurs algériens rejoignent l'armée d'Orient pour combattre en Crimée. Gibon prend part à la bataille de l'Alma (20 septembre 1854), est promu chef de bataillon le 9 février 1855, et s'illustre durant le siège de Sébastopol. Dans la nuit du 14 au 15 mars, alors que les grenadiers du capitaine Champanche (du 100^e régiment de ligne) sont menacés par les Russes qui viennent de faire une sortie, il se jette à la tête de trois compagnies de tirailleurs, met l'ennemi en déroute et le repousse dans Sébastopol ; sa bravoure lui vaut d'être cité à l'ordre général de l'armée d'Orient et d'être fait officier de la Légion d'honneur (il sera fait commandeur le 17 avril 1866).

¹¹ Nous remercions notre ami et collègue Jean-Noël Grandhomme enseignant à l'Université de Strasbourg, de nous avoir fait parvenir une copie du dossier personnel du général Gibon (Archives de l'Armée de Terre, cote 8 Yd 3804), ainsi que le Journal de Marche et d'Opérations du 25^e régiment d'infanterie de ligne (4 M 33).

¹² En 1841 avaient été créés trois bataillons de tirailleurs : le 1^{er} à Alger, le 2^e à Oran, le 3^e à Constantine. En 1852, ces bataillons deviendront des régiments.

Il obtient sa seconde citation le 15 juin pour son courage lors de la prise du *Mamelon vert*, opération au cours de laquelle il est blessé d'un coup de feu dans la poitrine¹³.

Du 29 novembre 1855 au 22 avril 1859, le futur héros de Ladonchamps revient en Algérie. Les rapports de ses supérieurs pour les années 1857 et 1858 sont élogieux : « *Brave et digne officier*, écrit le général

Renault, *d'un caractère honorable, beaux services de guerre, connaît le métier et l'applique avec intelligence. S'est montré comme par le passé très vigoureux dans la dernière expédition de Kabylie* », qualités que confirme quelques mois plus tard le général d'Huguet : « *Intrépide soldat, officier supérieur capable, intelligent, énergique, ... commande bien les troupes sous ses ordres* ».

¹³ Plusieurs soldats originaires de Woippy ont trouvé la mort durant la guerre de Crimée : Victor Hyppolite Ibrelisle, caporal au 1^{er} régiment de Zouaves, Dominique Bassompierre, fusilier au 39^e régiment de ligne, Nicolas Gusse, caporal au 5^e bataillon de chasseurs à pied (morts du choléra en août 1854), Jean Lacour, soldat au 1^{er} Zouaves (mort de la typhoïde le 1^{er} avril 1856).

Qualités que Gibon démontre une nouvelle fois durant la campagne d'Italie, qu'il effectue du 23 avril au 4 août 1859. Chef de bataillon au régiment provisoire de Tirailleurs algériens, il participe à la bataille de Magenta le 4 juin 1859 (il est blessé d'un coup de feu à la jambe gauche et a son cheval tué sous lui). Le 18, il est nommé lieutenant-colonel au 70^e régiment d'infanterie, et le 24, à Solférino, remplace le colonel Douay dans le commandement de la brigade. Le lendemain de la victoire, il retrouve le régiment provisoire de Tirailleurs et séjourne une dernière fois en Algérie, du 20 août au 21 septembre 1859.

A l'issue de la campagne d'Italie, à sa demande, le maréchal de Mac-Mahon le propose pour entrer dans la Garde impériale, bien que le nouveau règlement exige deux ans d'ancienneté dans le grade. Le rapport d'inspection nécessaire à son admission, daté du 1^{er} novembre 1859, fait état des nombreuses qualités militaires d'Emile Armand Gibon : « *Nature très forte et vigoureuse*¹⁴, écrit le colonel Butet, *ne laisse rien à désirer pour la conduite, les principes et la tenue. Capable de commander un régiment et surtout des indigènes dont il est aimé et estimé par la manière d'être et de faire* ». Et le général de division de la

¹⁴ Il mesure 1 m 83. taille élevée pour l'époque.

Motterouge, inspecteur général, de surenchérir : « *Officier supérieur très énergique, plein d'élan devant l'ennemi, très estimé et très apprécié au régiment de tirailleurs, dont il connaît les usages et la langue. Proposé pour un des régiments d'infanterie de la garde impériale en raison de ses longs et bons services de guerre, notamment dans la dernière campagne. A tous les titres pour être placé dans un de ces corps d'élite* ». Le 25 janvier 1860, Gibon est nommé lieutenant-colonel au 1^{er} régiment de grenadiers de la Garde impériale, grade et affectation qu'il conserve durant trois ans. Entre temps, le 7 janvier 1860, il épouse à la mairie du 7^e arrondissement Hélène Ord, une jeune anglaise âgée de vingt ans... il en a 46¹⁵. De ce mariage naîtront trois enfants¹⁶.

Le 14 mars 1863, Gibon est nommé colonel au 25^e régiment d'infanterie de ligne. Régiment créé en 1616 et ainsi dénommé le 1^{er} janvier 1791, le 25^e de ligne

a participé à toutes les grandes campagnes de la France, de Louis XIV à Napoléon, puis, après le Premier Empire, aux campagnes d'Espagne (1823) et de Belgique (1832). En novembre 1852, il est envoyé à Rome pour faire partie du corps d'occupation des Etats romains, et ne rentre en France que neuf ans plus tard, en 1861. En garnison à Perpignan, c'est là qu'il apprend la nomination, comme nouveau chef de corps, du colonel Gibon. Au début du mois d'avril 1863, le 25^e de ligne est dirigé sur Lyon, puis à Aix et à Tulle. D'avril à août 1864 il est au camp de Châlons. A la fin du mois d'août, il va tenir garnison à Paris, où il fait partie du 1^{er} corps d'armée sous les ordres du maréchal Magnan. Après un séjour à Limoges (1867-1868), le régiment est dirigé sur Vannes : c'est en Bretagne que Gibon et ses hommes apprennent la déclaration de guerre de la France à la Prusse.

Nous avons retrouvé, dans le dossier personnel du colonel Gibon, ses rapports d'inspection pour les années 1865 à 1869. Les remarques du général de brigade et de l'inspecteur général apportent sur sa personnalité et ses aptitudes des précisions qui nous permettent de mieux cerner l'homme et l'officier.

- 1865 : « *Le colonel Gibon, écrit le 25 août l'inspecteur général, commande très bien son régiment. Il a de l'entrain, de l'amour-propre, du zèle, et sait communiquer ses qualités à ses subordonnés. Son régiment est bien sous tous les rapports. L'esprit de corps y est excellent. Le colonel Gibon est un bon chef de corps, exact, brave et d'une conduite parfaite* ».

- 1866 : « *Sert avec zèle et entrain et s'occupe de son régiment avec beaucoup de sollicitude* », écrit le général de brigade dont dépend le 25^e de ligne, mais « *néglige un peu les écritures qu'on lui demande* »,

concluant qu'il serait mieux à la tête d'une unité en campagne qu'en garnison. L'inspecteur général apporte lui aussi une certaine réserve, en notant que le colonel Gibon ne possède pas « *cet ascendant, cette influence qui donnent une grande supériorité morale* ».

- 1867 : Eloges et reproches sont les mêmes que dans le rapport précédent : un bon officier, beaucoup de zèle dans son commandement, un admirable passé militaire, mais une absence d'autorité morale sur ses hommes « *en dehors de l'autorité de son épauvette* ».

¹⁵ Fille de Georges Ord et d'Elisa Jones, tous deux décédés, elle dispose d'une fortune estimée à 111 000 francs, somme considérable à l'époque.

¹⁶ Un des petits-fils du général Gibon, le capitaine Antoine Ravier, sera présent lors de la commémoration du 106^{ème} anniversaire de la bataille de Ladonchamps, le 3 octobre 1976.

- 1868 : « *Commande bien son régiment, note le général de brigade, se montre à la fois ferme et paternel* ». Le général de La Motterouge, inspecteur général, écrit quant à lui : « *Chef de corps ferme, énergique, consciencieux, d'un caractère très honorable, s'occupant beaucoup de son régiment, le conduisant bien et jouissant de l'influence et de la juste*

considération que donnent toujours de beaux et vigoureux services de guerre ».

- 1869 : Le colonel Gibon possède « *la fibre militaire* » et « *a bien son régiment dans la main* », est « *très apte au commandement* », mais semble « *parfois un peu brutal envers ses inférieurs* » et « *pèche un peu par le jugement* ».

Lorsque la France déclare la guerre à la Prusse, le colonel Emile Armand Gibon est un officier reconnu pour ses qualités militaires et ses aptitudes au commandement sur le terrain. La bravoure dont il a fait preuve tant en Algérie qu'en Crimée et en Italie laisse à penser qu'il fera avec le même panache, à la tête du 25^e régiment, la guerre qui commence. Ce sera le cas, jusqu'au dernier combat, celui de Ladonchamps.

Dès le 15 juillet, alors que la guerre menace, le 2^e bataillon, en garnison à Belle-Isle, rejoint les 1^{er} et 2^e bataillons à Lorient. Le 20, le régiment est embarqué par chemin de fer vers Paris, où il arrive le 21 au matin. Avec les 26^e, 28^e et 70^e régiments de ligne, le 25^e est rattaché à la 4^e division du général Levassor-Sorval, elle-même intégrée au 6^e corps du maréchal Canrobert. Les 25^e (colonel Gibon) et le 26^e (colonel Hanrion) forment la 1^{ère} brigade, commandée par le général de Marguenat. Le régiment du colonel Gibon est composé de trois bataillons, comprenant chacun six compagnies.

Pendant plusieurs jours, le régiment reste à Paris, où il est chargé de veiller au maintien de l'ordre. Le 26 juillet, avec quatre compagnies, le colonel Gibon est envoyé à la caserne Babylone pour assurer la police parmi les hommes de la réserve rappelés à leurs corps. Dans la nuit du 7 août (le département de la Seine est mis en état de siège le même jour), le 3^e bataillon occupe la place Vendôme pour y maintenir l'ordre. Pendant les jours suivants, durant les séances du Corps législatif qui voient la démission du gouvernement Ollivier, les hommes de Gibon stationnent à proximité du ministère des Affaires étrangères.

C'est durant ces dernières journées passées à Paris que, le 8 août, alors qu'approche le départ pour la Lorraine déjà envahie, Gibon rédige son testament, qui sera enregistré à Metz le 24 octobre suivant et déposé en l'étude du notaire Jager¹⁸ : « *Si je venais à être tué, écrit-il, je constitue pour tuteur de mes enfants et exécuteur testamentaire mon neveu Edouard Picot, lieutenant de vaisseau* ». Le destin du colonel Emile Armand Gibon est maintenant

en marche : il va le mener successivement à Rezonville, Saint-Privat, Servigny, Woippy et Ladonchamps.

Le 11 août au matin, Gibon annonce à ses hommes le départ pour l'armée du Rhin. Le soir même, le régiment embarque à la gare de l'Est en deux convois qui arrivent à Metz le lendemain, le premier à 10 heures, le second à 14 heures, retard s'expliquant par la coupure de la voie entre Frouard et Metz. Désormais en campagne, le 25^e va établir son camp au nord de Metz, le long de la route de Thionville, à proximité de Woippy.

Le 13, le maréchal Bazaine, qui en a reçu l'ordre de l'empereur, prescrit aux différents corps de l'armée du Rhin de faire mouvement en direction de Gravelotte, sur la route de Metz à Verdun. Le mouvement commence le 14 à midi, et, retardé par les combats de Borny, ne se termine que le 16 (sauf pour le 4^e corps, qui vient de Woippy et a pris un retard qui va s'avérer préjudiciable). Le 15 à 3 heures du matin, le 25^e régiment se met en route, s'arrête à la gare de Devant-les-Ponts puis rejoint la route de Lessy. De là, il emprunte la route de Verdun jusqu'au-delà de Gravelotte. En milieu d'après-midi, il établit son camp au nord de la route, un peu avant Rezonville. C'est là que s'engage, le lendemain 16 août à 9 heures 30, la première des grandes batailles autour de Metz, celle que les Français appellent bataille de Rezonville-Gravelotte et les Allemands bataille de Mars-la-Tour.

Lorsque la division ennemie Buddenbrock attaque en début de matinée, la division Levassor-Sorval est placée en réserve au nord de Rezonville. Le 25^e de

¹⁸ Archives départementales de la Moselle, 23 E 103. Ce testament a été retranscrit par René Mognon.

ligne combat avec vaillance, notamment lors de la charge des cuirassiers et des uhlans de la brigade de cavalerie Bredow. Vers midi, le 1^{er} bataillon du commandant Philebert se porte en avant de Rezonville face aux lignes prussiennes, et, rejoint par deux régiments de grenadiers de la garde, s'y maintient jusqu'au milieu de l'après-midi avant de revenir vers Gravelotte après avoir épuisé ses munitions. Pendant ce temps, les 2^e et 3^e bataillons, sous les ordres du colonel Gibon, avancent à mi-côte du plateau qui fait face à l'ennemi, et conservent leurs positions jusqu'à 5 heures et demi, avant de reculer sur Gravelotte où ils rejoignent le 1^{er} bataillon. Durant ces opérations, Gibon a un cheval tué sous lui. Au soir de la bataille, le régiment compte 21 officiers et 352 hommes hors de combat (dont 208 tués). Il a aussi perdu son chef de brigade, le général de Marguenat, touché par un obus, et que

Gibon remplacera quelques semaines plus tard.

Le lendemain 17 août, le 25^e de ligne se met en marche vers Saint-Privat en suivant la route de Vernéville. Il y arrive vers 9 heures du soir et campe à proximité du village. Le lendemain à 12 heures s'engage la bataille. Le 25^e se trouve alors à quelque 300 mètres en avant du village. A 16 heures 30, l'artillerie ennemie (84 pièces) le force à reculer et à se retirer sur Saint-Privat. Le soir, alors que la bataille est déjà perdue, Gibon tente un dernier et héroïque retour offensif sur Saint-Privat, mais, après avoir parcouru environ un kilomètre, il est arrêté par Canrobert et Levassor-Sorval qui donnent l'ordre de la retraite. Au terme de la bataille, l'armée française reflue sur Metz. Le colonel Gibon a perdu à Saint-Privat 285 officiers, sous-officiers et soldats, dont 159 tués ou disparus.

Relatant la bataille, le journal *Le Lorrain* écrira dans son édition du 9 juin 1935, sous la plume de Charles Florange : « *Posté sur un saillant en avant de Saint-Privat, d'où il découvrait tout le terrain avoisinant, le 25^e, son colonel seul debout, comme une cible, reçut, imperturbable, les volées d'obus que les formidables batteries prussiennes vomirent sur le village. C'est une effroyable tempête qui s'abat sur le 6^e corps, dont le bruit roule et gronde au loin, laissant à ceux qui l'entendirent une impression ineffaçable. L'artillerie française se tait. Dans l'ombre croissante du soir, les fantassins reculent. Autour du drapeau, emblème sacré de la patrie, tout haché par les balles, terni par la fumée de vingt batailles, Gibon masse trois ou quatre cents hommes de son 3^e bataillon. Isolé au milieu de la noire marée teutonne qui monte, ce groupe de braves arrête encore l'ennemi par sa fière contenance et ne se retire sur Saint-Privat qu'après avoir flambé sa dernière cartouche. Canrobert s'obstine pourtant dans le village qui s'écroule sous les décharges de l'artillerie. Il risque d'être pris ; le colonel Gibon voit le danger ; il ramasse quelques soldats et rentre, tambours battants, dans les chaumières effondrées de Saint-Privat. Il est sept heures du soir. Un hurrah formidable s'échappe de trente mille poitrines allemandes, une clameur de triomphe qui se répercute sur tout le plateau. Les batteries de la Garde impériale surviennent alors pour arrêter la poursuite. Gibon, animé d'une folle rage de vieux soldat, rallie sous les plis du drapeau ce qui reste d'officiers et de soldats du 25^e. La « Marseillaise », jouée par la musique du régiment, entonnée en chœur par les hommes qu'elle exalte, produit dans les ténèbres de la nuit un effet saisissant. Gibon brandit son épée, d'une voix sonore enlève sa troupe qui, d'un bond, se jette de nouveau dans Saint-Privat ; dernière convulsion d'agonie d'un chef incomparable et d'une troupe sans reproche ».*

Le 19 août, le 25^e régiment campe près de Woippy. Le 21, il s'installe sur la hauteur située en arrière du village, entre Woippy et Lorry. Le 24, une compagnie de 60 partisans volontaires est créée au sein du régiment. Le 26, le 6^e corps reçoit l'ordre de franchir la Moselle. Le régiment passe la rivière sur deux ponts établis à l'île Chambière, prend la route de Bouzonville et passe sous le fort de Saint-Julien pour s'établir à la gauche du bois de Grimont. Mais, recevant l'ordre de regagner son camp, il rentre à Woippy, après une marche pénible, vers 3 heures du matin. Le 28, les partisans sont envoyés en pleine nuit reconnaître le château de Ladonchamps et la ferme de Sainte-Agathe. Le même jour, vers 5 heures du matin, le régiment occupe le village de Woippy : six compagnies sont de grand garde au village même, quatre compagnies du 1^{er} bataillon occupent le cimetière, et le 2^e bataillon s'installe dans le parc du château du Rucher, propriété de René Paquet d'Hauteroche, où Gibon établit son quartier général ; quant au 3^e bataillon, il occupe les hauteurs dominant le cimetière et le Rucher, entre Woippy et Lorry.

Dans la matinée du 31 août, le 6^e corps reçoit l'ordre de franchir à nouveau la Moselle. Tandis que le 1^{er} bataillon reste à Woippy, les deux autres se mettent en mouvement à 8 heures. La Moselle franchie, le régiment reprend la route de Bouzonville, traverse Saint-Julien et prend position en avant du bois de Grimont. Le lendemain matin, il se porte en avant et se déploie sous le feu de l'artillerie ennemie, tandis que les partisans attaquent une batterie prussienne. Au terme du combat inutile et perdu de Servigny-Noisseville (31 août-1^{er} septembre), le 25^e régiment opère sa retraite sur l'île Chambière et regagne Woippy.

A partir de cette date, l'activité du 25^e régiment se concentre à la fois sur la défense de Woippy et sur les opérations en direction de Ladonchamps et de Sainte-Agathe, qui avaient commencé le 28 août. Dans la nuit du 2 au 3 septembre, les

partisans entrent au contact de l'ennemi, avec lequel s'échangent des coups de feu près de Sainte-Agathe, puis au château de Ladonchamps, et poussent leur reconnaissance jusque vers La Maxe et la Moselle. Deux jours plus tard, ils mènent une reconnaissance dans le bois de Woippy pour constater qu'il n'est pas occupé par les Prussiens, opération renouvelée dans la nuit du 9 septembre, pendant que l'artillerie ennemie envoie quelques obus sur les positions tenues par le 25^e, blessant le capitaine Vivien, commandant le 3^e bataillon. Pratiquement chaque nuit, la compagnie des partisans sort pour reconnaître le bois de Woippy et tendre des embuscades afin de capturer des patrouilles ennemies, mais, les Prussiens étant devenus prudents, ils se contentent de quelques échanges de coup de feu.

Le 26 septembre, les 25^e et 26^e régiments apprennent la nomination du colonel Gibon au grade de général de brigade, en remplacement du général de Marguenat. Il conduit dès le lendemain sa première opération en tant que général, en direction de Sainte-Agathe et de Ladonchamps, opération à laquelle participent 9 compagnies de partisans. Après avoir traversé le bois de Woippy, les partisans prennent la ferme de Sainte-Agathe et la maison du garde du passage à niveau, et de là ils s'élancent, baïonnette au canon, sur le château de Ladonchamps : « *Ladonchamps, peut-on lire dans le journal de marche du 25^e, est un ancien château féodal formant un carré avec les communs ; il est entouré de plusieurs rangées d'arbres et de fossés profonds remplis de vase et d'eau ; c'est une véritable forteresse dans laquelle on ne peut pénétrer que par un pont assez étroit* ». Le château est pris rapidement, puis fouillé, tandis que des partisans poussent plus au nord afin de maintenir l'ennemi à distance. Cependant, à 3 heures 20, sur l'ordre du général Levassor-Sorval, le général Gibon ordonne la retraite : il a perdu 4 hommes tués et 17 blessés, et a fait 9 prisonniers ... « *Cette journée est heureuse entre toutes car le succès est considérable* », écrit avec une

certaine exagération le journal de marche du régiment ! Mais Bazaine, regrettant que l'on n'ait pas conservé le château de Ladonchamps, ordonne de le reprendre aux Prussiens, qui y sont revenus aussitôt le départ des Français et ont même réoccupé la ferme de Sainte-Agathe.

Après que les partisans se soient assurés, le 29 septembre dans la nuit, que les Prussiens ne fortifiaient pas leurs positions

autour du château, les troupes du général Gibon se lancent à l'attaque de Ladonchamps, dans la nuit du 1^{er} au 2 octobre. Tandis que les 2^e et 3^e bataillons se déploient entre la route de Thionville et la voie de chemin de fer, la prise du château est confiée aux quatre compagnies de partisans de la division et à la 6^e compagnie du 1^{er} bataillon du 25^e, sous le commandement du chef de bataillon Philebert.

Voici comment le journal de marche du régiment relate l'assaut :
« Les deux groupes de partisans, précédés de quelques tirailleurs ayant reçu l'ordre de ne pas répondre au feu de l'ennemi, s'avancent en silence sur Ladonchamps. Les deux bataillons les suivent en observant également le plus grand silence ; arrivés à 300 mètres de Ladonchamps, les tirailleurs, pour essayer d'enlever les sentinelles ennemies, se mettent à plat ventre et s'approchent en rampant ; elles arrivent ainsi jusqu'à 20 mètres de Ladonchamps sans recevoir un seul coup de feu. Tout à coup, les sentinelles prussiennes, surprises, commencent à tirer, mais les tirailleurs se précipitent à la baïonnette et entrent dans le château au cri de « En avant ! ». M. Giordani, qui commande les partisans les plus avancés du 25^e, contourne vivement le château par la droite avec une quinzaine d'hommes, traverse le fossé du parc, arrive sur la ferme, brise une porte d'entrée, pénètre dans la cour intérieure et se met à fouiller les bâtiments ; la compagnie Nogaret, qui a suivi de près les partisans, pénètre comme eux dans la cour intérieure par la porte sud, traverse la cour sans s'y arrêter, sort par la porte nord de cette cour et, suivant l'ordre donné, s'établit dans le fossé du parc sur le côté nord... L'ennemi, surpris, a précipitamment abandonné le château sans opposer de résistance ; un seul officier prussien a été tué au moment où il essayait de sortir du parc ; quelques hommes ont été fait prisonniers... Vers une heure du matin, le capitaine Strasser, sur l'ordre qu'il reçoit du général Gibon, rapproche son demi bataillon de Ladonchamps et garnit avec ses compagnies les fossés du parc côté ouest, de cette manière on fait face à l'ennemi de tous côtés. Pendant ce temps, le 2^e bataillon exécute, sur les indications du général Gibon, les premiers travaux de défense : on bouche les ouvertures, on barricade les portes en abattant les arbres... Au point du jour a lieu un retour offensif ; les obus commencent à tomber sur Ladonchamps ; la fusillade devient très nourrie, et se continuera sans interruption jusqu'à dix heures environ ».

Le sergent fourrier Séverin Arnold, du 26^e régiment de ligne, donne de l'opération une version en certains points différente, à moins qu'elle n'apporte des précisions ne figurant pas dans le journal de marche.

Il écrit dans son journal, à la date du 2-3 octobre : *« Un détachement de quatre cents francs-tireurs commandés par le général Gibon, ancien colonel du 25^e de ligne, s'est emparé durant la nuit du château de Ladonchamps,*

qu'occupaient des forces ennemies bien supérieures en nombre. On parlait de quelques milliers de Prussiens... La sentinelle prussienne qui montait la garde sur le rempart fut prestement enlevée et bâillonnée. Puis nos francs-tireurs se couchent sur le rempart, prêts à faire feu. Ils ont pour objectif la cour intérieure du château où se trouvaient les Prussiens, les fusils en faisceaux. Au commandement de « feu ! » fait par le général Gibon, cette cour fut balayée. Les Prussiens fuient dans toutes les directions ; nos francs-tireurs descendent rapidement et les poursuivent. Des officiers allemands qui jouaient au billard dans une salle se précipitent sur leurs armes lorsque les soldats y font irruption. Sommés de se rendre, ils préfèrent combattre ; ils meurent en braves... Les exploits du général Gibon et de ses volontaires nous mettent un peu de joie au cœur... »¹⁹.

Le 2 octobre vers 7 heures du matin, les Prussiens sortent du bois de Woippy. Afin de les contrer, les compagnies des 2^e et 3^e bataillons s'emparent de la ferme de Sainte-Agathe, sous la conduite du lieutenant-colonel Rigault, qui est mortellement blessé²⁰. Vers 10 heures, les batteries prussiennes tirent sur Ladonchamps, jusqu'à 11 heures 20, puis de nouveau en fin

d'après-midi. Vers 23 heures, le 91^e régiment vient relever le 25^e, qui rentre sur Woippy. Afin de rompre l'isolement du château de Ladonchamps, toujours convoité par les Prussiens, il est relié par une tranchée à la ferme de Sainte-Agathe, et par une autre à la Maison Rouge. Le régiment a perdu 5 officiers (dont 2 tués)²¹ et 52 hommes (10 tués, 41 blessés, 1 disparu).

Arrive la sinistre journée du 7 octobre...

Dans la matinée, le maréchal Canrobert reçoit de Bazaine l'ordre de faire exécuter, dans la journée, un fourrage sur les deux fermes des Grandes et Petites Tapes ainsi que sur les hameaux de Bellevue et de Saint-Rémy. Soutenues par la division des voltigeurs de la garde, les troupes du 6^e corps s'avanceraient en avant des Tapes et s'y maintiendraient le temps nécessaire pour faire enlever vivres et fourrages sur le terrain

(400 voitures sont prévues à cet effet). Pour éviter le feu croisé des batteries prussiennes installées sur les hauteurs dominant la vallée de la Moselle, Bazaine ordonne au général Ladmiraault (4^e corps) de s'emparer de Vigneulles et de Saulny, et de prendre pied sur les hauteurs de Plesnois, et au maréchal Le Boeuf (3^e corps) d'opérer une diversion sur Malroy. L'attaque générale doit commencer à 11 heures, mais, en raison d'un retard dans la transmission des ordres, l'opération ne débute que vers 13 heures.

¹⁹ WEITER (P.), *Blocus de Metz, 1870, ou Récits de soldats de l'armée du Rhin*, Metz, 1912, pages 214-215.

²⁰ Atteint d'une balle qui lui perce l'abdomen, le lieutenant-colonel Rigault meurt le lendemain à l'ambulance de Saint-Clément.

²¹ Parmi les blessés, le sous-lieutenant Jean Bégou qui, atteint d'un coup de feu à la cuisse droite, mourra à l'hôpital militaire le 26 novembre.

Relater dans le menu détail ce que l'on appelle généralement « bataille de Ladonchamps », et plus modestement « combat de Bellevue », n'est pas dans notre propos²². Nous souhaitons simplement montrer le rôle qu'y joua la brigade commandée par le général Gibon, en ce jour qui lui fut fatal. Pour cela, examinons le journal de marche du 25^e régiment de ligne.

Vers 10 heures du matin, les 25^e et 26^e régiments reçoivent l'ordre de se porter dans la direction du camp prussien de Sainte-Anne, en traversant le bois de Woippy. *« A 11 heures 30, le mouvement offensif se prononce énergiquement ; le 25^e se hâte pour arriver à temps, mais la marche dans le bois épais désunit un peu le régiment. A peine a-t-il pu arriver qu'il lui faut prendre la tête et couvrir le 26^e qui recule. Le 25^e se porte énergiquement en avant et un mouvement vigoureux le conduit aux positions suivantes : M. le commandant Marin, du 1^{er} bataillon... a pénétré dans Bellevue, mêlé aux chasseurs à pied de la garde qui ont enlevé ce village ; il s'y établit et y restera jusqu'au soir. M. Nogaret, de la 6^e compagnie du 1^{er} bataillon, avec M. Cavanac, lieutenant, se sont emparés de Sainte-Anne, l'ont dépassée un moment et sont parvenus jusqu'aux tranchées prussiennes ; ne pouvant s'y maintenir, ils sont rentrés à Sainte-Anne ; ils ont environ 250 hommes avec eux et, malgré tous ses efforts, l'ennemi ne pourra les en déloger de la journée ; ils ne consentiront à se retirer que sur l'ordre du Maréchal (Bazaine), quand la nuit sera complètement tombée, après avoir brûlé Sainte-Anne et avoir fait renoncer l'ennemi à reprendre de force cette localité.*

A gauche, les deux autres bataillons se prolongent le long des bois en face des tranchées prussiennes qui sont pleines de monde et occasionnent des pertes. On distingue parfaitement le camp prussien et leurs batteries dont une ne cesse de faire feu. Que des réserves arrivent et, avec un nouvel effort, les Français peuvent obtenir un beau succès. Malheureusement notre artillerie, empêtrée dans tous ces bois, est en retard ; en outre, le corps Ladmirault, qui doit être à gauche de la brigade Gibon, marcher à sa hauteur et la couvrir, n'est pas là. Les Prussiens commencent alors sur la gauche de la ligne un mouvement tournant que nos troupes essayent en vain d'empêcher, parce qu'il est exécuté sur un terrain qui les domine. L'ennemi déborde bientôt cette aile qui est en l'air et, après avoir énergiquement résisté, nos soldats sont forcés de reculer ».

C'est à ce moment précis que le général Gibon est grièvement blessé. Séverin Arnold relate dans son journal :

« Je vois le général Gibon passer, au grand galop, sur son cheval blanc, devant la ligne de bataille. Ce brave des braves se portait à la gauche de notre brigade afin de donner des ordres ; il repasse ventre à terre. Tout le monde s'écrie : Notre brigadier va se faire tuer ! De fait il fut blessé d'une balle allemande dans le pliant entre l'épaule gauche et le cou ».

²² Pour de plus amples détails, voir : ROUSSET (Lieutenant-colonel Léonce), *Histoire populaire de la guerre de 1870-1871*, Paris, 1900-1910, pages 675-678, QUESNOY (Ferdinand), *Campagne de 1870 – Armée du Rhin*, Paris, 1872, pages 161-166, et WEITER (P.), *Blocus de Metz, 1870, ou Récits de soldats de l'armée du Rhin*, Metz, 1912, 420 pages (notamment pages 191-225 : Faits d'armes d'un sergent fourrier de Canrobert, notes de Séverin Arnold, du 26^e de ligne). Dans son *Histoire du village de Woippy*, René Paquet d'Hauteroche reproduit la traduction, faite par le chef d'escadron Costa de Serda, du récit de la section historique du grand état-major prussien (pages 46-57).

Défense du château de Ladonchamps
(Tableau d'Alphonse de Neuville)

La brigade ne peut tenir et bat lentement en retraite. Plusieurs officiers sont tués, comme les capitaines Cayen et Mériel-Bussy, ou blessés. Le 25^e compte 31 hommes tués et 57 blessés²³. A la nuit tombante, c'est le retour sur Woippy.

Au Rucher, lorsque l'on ramène le général Gibon, la tristesse est immense. Le général, que ses officiers refusent de transporter dans les ambulances de la ville pour « *le préserver du mauvais air et de l'infection qui règne à Metz* »²⁴, agonise, l'épaule fracassée, durant une dizaine de jours. Il meurt le 19 octobre, vers 4 heures du matin. A 10 heures, les lieutenants Monneret (1^{er} bataillon) et Dressayre (3^e bataillon), se présentent devant Jean Reitter, conseiller municipal remplissant les fonctions de maire de Woippy, qui rédige l'acte de décès du général. Les funérailles de

celui-ci ont lieu le jour même dans l'église de Woippy, et son corps est inhumé dans le cimetière de la paroisse : « *A trois heures, écrit le journal de marche du 25^e, il est conduit en pompe au cimetière de Woippy ; le général Levassor-Sorval prononce d'abord un discours sur sa tombe ; après lui, le maréchal Canrobert, d'une voix émue, fait l'éloge du brave général, qui était particulièrement cher à tous les officiers et soldats du 25^e et lui fait les derniers adieux. L'ancien régiment du général Gibon, qui le pleure, a fait seul tous les frais d'inhumation* ».

Le *Vœu National*, dans son édition du 23 octobre 1870, commente :

« Encore un trépas glorieux ! Le brave général Gibon, promu, il y a moins d'un mois, à ce grade, a succombé aux suites de la blessure qu'il a reçue le 7 à l'attaque de Ladonchamps. C'était une nature énergique, un cœur trempé d'acier. Il commandait cet admirable 25^e de ligne qui a laissé tant de ses braves sur tous nos champs de bataille. Les funérailles du général Gibon ont été célébrées, mercredi, à l'église de Woippy, au milieu d'un grand concours de camarades. La population tout entière suivait le cercueil, s'associant à la douleur commune. Le curé de Woippy, dans une allocution touchante et bien inspirée, a jeté quelques fleurs sur cette tombe si tristement et si prématurément ouverte ».

Laissons le dernier mot à Charles Florange, qui écrit dans le *Lorrain* du 9 juin 1835 :

« Les forts tonnaient au loin dans la brume ; les arbres, secoués par le vent, courbés par la rafale, perdaient leurs dernières feuilles. On eût dit que la nature voulait s'associer au deuil des cœurs. En enterrant le général Gibon dans le petit cimetière de Woippy, c'est l'armée même dont on conduisait le deuil, semblait-il, car déjà la honte de la capitulation assombrissait les visages, tant elle paraissait désormais sûre, inévitable, et c'est sur la vaillante armée que l'on pleurait en même temps que sur la dépouille du chef valeureux qui avait donné sa vie pour empêcher une aussi lamentable fin ».

Pierre BRASME

²³ Parmi eux le sous-lieutenant Albert François Armand (originaire d'Aix-les-Bains), blessé d'une balle qui lui perfore l'intestin, et qui mourra le lendemain à l'ambulance du Grand Séminaire.

²⁴ Journal de marche du 25^e régiment de ligne.

